

Survivre présuppose de pouvoir vivre

L'idée du « développement durable » n'est pas encore utilisable en pratique

Otto Ulrich

En guise d'introduction

Après cet été, nous le savons : le *changement du climat* ne se laissera que lentement amortir et ralentir — des savoirs qui semblaient justes se défont en effet : ces quantités de pluies ne sont-elles que des anomalies climatiques ou bien y a-t-il déjà une force invisible à l'œuvre là-dedans ? Et le changement climatique lui-même ? La règle météorologique faustienne est conçue en tels termes qu'après 30 ans seulement de statistiques météorologiques, un changement climatique s'est vu « démontré¹ » — manifestement cela vaut encore de moins en moins : le réassureur *MunichRe* écrit : « Le changement climatique s'accéléra même avec une haute vraisemblance dans les 10 prochaines années. D'extrêmes dommages en résulteront. »

En conséquence, ce qui vaut c'est que des conditions météorologiques extrêmes, résultant à l'arrière plan du changement climatique en cours deviendront quotidiennes — concernant une adaptation sociale, reste-t-il encore quelques chose à faire ? Comment serait-ce ?

Lors des **conférences de l'ONU sur le climat** la communauté internationale des stratèges luttent depuis 1994 pour un consensus juridiquement établi d'engagement pour que jusque 2050, les émissions globales de CO₂ soient réduites de 50%.

Du 1^{er} au 12 décembre 2014, la 20^{ème} conférence climatique de l'ONU aura lieu à Lima. La conférence climatique de l'ONU de Paris, du 30 novembre jusqu'au 11 décembre 2014, est censée la préparer de sorte que le consensus attendu d'urgence soit enfin acquis ensemble — toutes les autres conférences qui l'ont précédée achoppèrent sur les questions suivantes :

- À quoi ressemblera un consensus, au sens d'une justice climatique globale, afin qu'aussi bien des pays industriels — ceux en tête comme Chine et USA, mais aussi l'Allemagne, lesquels depuis longtemps polluent l'atmosphère avec le CO₂, — que les pays « en développement » qui pâtissent déjà particulièrement des suites du réchauffement global, puissent se mettre d'accord ?

Depuis longtemps déjà un contre-mouvement s'est formé aussi qui s'en tient de moins en moins aux « contenus » languissants, déterminés tactiquement, de ces conférences mondiales sur le climat. Des **alternatives d'émancipations** ont pris corps en route, qui renouvellent l'avenir de bas en haut

- Le **mouvement des Commons** [mouvements des peuples, *ndt*] expérimente de nouvelles formes de vie communautaires durables.
- Le **mouvement de transition-ville** veut édifier des communautés résilientes (voir encadré ci-dessous sur la notion de résilience, *ndt*).
- L'**économie du bien-être commun** s'attache aux entreprises, qui sont insérées dans une structure sociale.
- Le **mouvement social de la Dreigliederung** a en ligne de mire un renouvellement fondamental de l'organisme social.

Il n'est pas étonnant que l'on parle depuis longtemps d'une « transformation globale », d'un « **apprentissage** aux questions de **recomposition transformatives** » — sur lequel le conseil scientifique du gouvernement fédéral sur les changements climatiques (*WBGU : Wissenschaftliche Beirat der Bundesregierung zu Globalen Umweltveränderungen*) met ici un accent directif.

En particulier, l'accent est mis depuis de nombreuses années sur « **la formation à un développement durable (FDD)** » (*BNE : Bildung für nachhaltige Entwicklung*) — la décennie de réflexions de l'ONU sur le **FDD**, 2005 à 2014 qui s'achève. À la fin de septembre 2014, il y eut justement une conférence à Bonn : « *Conférence nationale de clôture du débat de l'ONU sur le FDD* ». À l'occasion un coup d'œil rétrospectif a été jeté sur ce qui a été réalisé durant ces dix ans et on a en même temps tenté de définir les accents à mettre sur une nouvelle décennie qui doit être entamée à partir de 2015.

Mais des voix s'élèvent aussi depuis longtemps — par exemple en Autriche ainsi que dans l'environnement du *Wuppertal Institut* — qui mentionnent l'orientation didactique et des contenus du FDD comme conçue à trop courte vue et la tiennent pour inappropriée parce que, comme mentionné au début, les extrêmes météorologiques se font de plus en plus fréquents en rehaussant ainsi de plus en plus la vulnérabilité sociale.

L'article qui se présente ici s'interroge par conséquent sur quel devrait être le cœur d'une **didactique** de prévention sociale, pour rendre les êtres humains plus résilients dans les sociétés modernes de

¹ Le changement du réchauffement global est démontré, ce sont ses causes qui font encore l'objet de discussions, mais le résultat est bien là, il nous faut faire face d'abord à un réchauffement. *ndt*

l'employabilité, et donc plus habitués aux échecs et plus flexibles afin qu'ils puissent en venir à vivre réellement dans des conditions changeantes — et cela principalement pour pouvoir (sur)vivre.

La résilience : du latin *resilire*, rebondir, *faire ricocher*, quelque peu aussi en allemand ou « *faculté de résistance* », décrit la tolérance d'un système à l'égard de perturbations. — « La résilience est la faculté d'un système de pouvoir faire face aux changements » (Wieland, A & Wallenburg, C.M. (2013)). *The influence of relational competencies on supply chain resilience : a relational view. International Journal of Physical Distribution & Logistics Management*, Vol. 43 n°4, pp.300-320) — Des systèmes doivent pouvoir compenser des perturbations, venant de l'intérieur comme de l'extérieur, ou bien les supporter par le maintien de leur intégrité fonctionnelle. (...) Un exemple illustratif de résilience, au sens plus étroit, c'est la faculté de se tenir debout : on peut se relever de toutes les situations possibles. (...) Un autre concept apparenté c'est l'auto-régulation. — Le concept est diversement interprété dans divers domaines spécialisés (...) [<http://de.wikipedia.org/wiki/resilienz>].

Développement durable ?

Beaucoup qui s'y retrouvent, se résignent : le « développement durable » dont on parle mondialement n'est qu'une idée jusqu'à présent, qui ne prend pas encore. Nous sommes encore exposés sans protection aux conformités aux lois qui résultent de l'aggravation des limites de surcharge supportable par la planète et de l'augmentation des concentrations en CO₂. Nous sommes une partie de la nature et nous devons finalement apprendre d'elle comment nous rétablir de nouveau, après des effondrements, changer et continuer de croître. L'encouragement à la résilience sociale (voir encadré plus haut) devient un champ politique important dans ce sens, voire même éventuellement une nouvelle tâche posée à l'État.

Que l'idée de « développement durable » continue d'évoluer avec un regard sur la nouvelle décennie de l'ONU, commençant en 2015, vers des « objectifs globaux de développement durable », est pour nous tous du plus grand intérêt.

Il y a des êtres humains, qui font toujours comme si l'orientation qui a été engagée d'un « développement durable » leur servait — que ce soit parce que cela relève de leur charge, que ce soit parce qu'ils se montrent du côté de l'avenir et veillent à se présenter comme des hommes qui veulent prendre leur responsabilité et s'adapter. Et ensuite il y a ceux qui savent très exactement que cela ne fonctionne pas ainsi, parce que l'idée est certes fondée, mais repose encore totalement éteinte dans l'obscurité... Où en est donc la lumière ? Le mascaret mondial, qui déroule ses vagues en déterminant toujours plus notre commerce, nous inquiète — l'ouragan « Sandy » n'est qu'un exemple. À cette ombre au tableau appartiennent aussi les nouvelles conformités aux lois rampantes, mais depuis longtemps déjà mesurables, qui sont entrées en vigueur : les conséquences du changement climatique se rapprochent, et deviennent reconnaissables par tout un chacun — notre planète exhibe des phénomènes de stress. Nous devons agir et cela va modifier notre quotidien d'une manière croissante.

Le « développement durable », sur le sentier duquel, nous nous figurons être depuis au moins 20 ans, pourra-t-il en arriver à faire briller cette lumière ? Et pouvons-nous continuer de faire ensuite une croissance « verte » dans son ombre comme jusqu'à présent ? Sommes-nous aussi autorisés à continuer de croire ensuite que notre « virage énergétique » ait quelque chose à faire avec le changement climatique, et que donc nous sommes sur le bon chemin ?

Le débat indispensable sur ces questions, abstraction faite des questions de faisabilité technologique, n'a pas commencé. Parmi nous ne règne aucun climat spirituel, dans lequel on pût publiquement évoquer les conséquences nécessaires des faits concrets du changement climatique s'orientant selon les besoins de l'être humain, bien au contraire, nous avons déjà à nous adapter aux répercussions du changement climatique ; au point que nous devrions réagir de manière plus appropriée au fait que le changement climatique est déjà largement présent dans la doubleur biologique de la vie sur Terre, et avec cela il a déjà commencé à dévorer les conditions de vie de notre existence...

Les limites de surcharge de notre planète devraient être l'échelle de mesure du jugement à porter quant à savoir si l'idée d'un « développement durable » a été jusqu'à présent réalisée de manière surtout appropriée ; si ce modèle du 21^{ème} siècle est surtout apte à servir, à être grandement

approprié à un cadre d'orientation vers un tournant d'époque, pour pouvoir servir ainsi au changement paradigmatique en tant que doublure conceptuelle ; à savoir, si cette lumière, une fois allumée, repoussera les ténèbres qui nous oppressent aujourd'hui encore.

« Je me pense la Terre avec ses couches concentriques de poussières... »

...en quelque sorte comme un grand être vivant, qui est conçu dans une inspiration et expiration éternelles », ainsi s'exprimait Goethe en conversation avec Eckermann, en 1827. Alexander von Humboldt aussi voyait ses recherches dans une perspective planétaire : son « Cosmos » commence avec le regard « sortant des profondeurs de l'espace universel », pour ensuite en arriver « par la couche des étoiles, au sphéroïde entouré d'air et d'océan de la Terre, à sa configuration, sa température et son champ magnétique, qui est stimulé de lumière et se déploie à sa surface ».²

Peut-être que ce regard planétaire sur notre « vaisseau spatial Terre » rend seulement évident combien nos fondements de vie ont déjà été très secoués par le stress du changement climatique et que nos conditions de vie sont déjà remises en question depuis longtemps. D'autant plus que nous devrions y rechercher « la chance pour une nouvelle civilisation » — comme on y appelait en 1980 déjà, dans le rapport Brundtland de l'ONU sous la direction de Willy Brandt —, où elle était déjà présumée dans le « développement durable ». Cela vaut la peine de revoir ce modèle, de le reprendre de neuf, de l'ajuster de neuf et finalement de définir de neuf ce qui est à comprendre sous l'expression « développement durable » — carrément aussi parce que ce concept en ressort largement « lourdaut », inutilisable, pas sexy », comme le ministre de l'environnement Jürgen Trittin le formulait autrefois.

Ici arrivent en ligne de mire les recherches de Johan R ockstr om du *Centre de r esilience de Stockholm*. Il a élaborée, avec une équipe de chercheurs internationaux, — parmi lesquels le Professeur Hans Joachim Schellnhuber de l'Institut de recherche sur les répercussions climatiques de Potsdam —   partir d'une perspective effectivement planétaire, un concept de détermination des « limites de surcharges de la planète ». Pour les chercheurs, il importait d'appréhender le système Terre dans ses dimensions essentielles et de réfléchir sur les teneurs limites globales entre temps atteintes. Ce travail de recherche fut publié en 2009 dans la revue *Nature*. Ainsi se présente une preuve scientifiquement contrôlée que nous empoisonnons l'atmosphère de notre planète bleue avec des traînées irrespirables de gaz CO₂.

Eu égard à ce « dur » résultat empirique, l'idée d'un « développement durable » doit être sérieusement requestionn e : qu'est-ce qu'elle renferme en vérité ? Est-ce encore à bon droit une option d'avenir à découvrir ou bien devrait-elle plutôt être développée plus avant ? Si oui, dans quelle direction et comment ? Quoi qu'il en soit, une fois allumée, serait-elle censée transposer dans les faits un nouveau projet de civilisation à venir — un avenir qui se trouve en harmonie et en conformité aux lois planétaires.

Concrètement, la question se pose : des arguments se laissent-ils associer aux objectifs de développement du millénium (ODM) de l'ONU (année cible 2015) avec ceux qui doivent être atteints par l'idée du « développement durable » et son évolution prévisible ultérieure nécessaire ? Quel serait la teneur de ces arguments ?

La déesse grecque de la Terre Gaia nous a renseignés là-dessus...

- Et nous n'avons toujours pas compris : l'être humain est une partie inséparable, qu'on ne saurait méconnaître du cycle universel de la vie écocentrique — et pourtant il est sur la meilleure voie « de scier la branche sur laquelle il est assis ».

² Alexander von Humboldt: *Cosmos. Projet d'une description physique du monde*. Premier volume. Stuttgart et Tübingen 1845. p.80. Voir aussi http://sss.deutsches-textarchiv.de/book/view/humboldt_kosmos01_1845?p=99

« Durable est un développement, qui correspond aux besoins des générations actuelles, sans mettre en danger les possibilités des générations futures, de satisfaire leurs propres besoins ».

Même si cette définition classique du rapport Brundtland fut citée des milliers de fois, cela ne change rien au fait qu'elle est restée nébuleuse et diffuse, et pour beaucoup incompréhensible et abstraite. Pourquoi n'est-on pas arrivés jusqu'à aujourd'hui à remplir didactiquement de vie cette formule de compromis diplomatique — par exemple, en essayant de concevoir artistiquement le jeu d'interaction infini et plein de mystères de la nature et de l'être humain en images mouvantes ou bien par des jeux de simulation du réel par lequel on peut apprendre en jouant ce nécessaire revirement du penser.

Peut-être que certains pères de cette idée de la durabilité se résignent, parce qu'ils sondent le fossé qui continue de s'ouvrir béant entre ce qui devait être produit et ce qui l'a été effectivement sur le domaine de ce qu'on appelle le « développement durable » depuis 20 ans ?

Klaus Töpfer est un de ceux qui doivent savoir cela, parce qu'en 1992, il était présent à la célèbre conférence de Rio : alors jeune ministre fédéral de l'environnement il a contribué de manière déterminante à ce que cette idée d'un « développement durable » fût mise à l'agenda global. Jusqu'à aujourd'hui sa parole directrice détermine l'orientation de la campagne de l'ONU en cours : « Formation pour le développement durable ».

« Nous étions alors trop euphoriques », concède Töpfer aujourd'hui, pour mettre cela au point : « Aux ordures quotidiennes qu'une société engendre, il est lisible que nous sommes encore effectivement très loin d'une société durable ».

Un autre qui peut juger si nous avons progressé, durant cette dernière décennie, sur le sentier du « développement durable », c'est Dennis Meadows, co-auteur de l'étude parue il y a 40 ans sur les « limites de la croissance » :

« Depuis longtemps déjà nous nous mouvons au-delà de la durabilité. En théorie le « développement durable » est une jolie cause. Mais ce qu'on en fait en pratique depuis longtemps c'est fantaisiste », lisons-nous dans une interview en janvier de cette année qu'il donna dans la revue « OYA ». Dennis Meadows doit bien le savoir. Il couvre du regard comme à peine personne d'autre, les grandes et longues lignes de surcharges grevant notre planète. C'est bien pour cette raison qu'il en arrive au discernement fondé pour lui que les « systèmes naturels vont reprendre incessamment sous peu le contrôle de nos conditions de la vie sur Terre ».

Une constatation qui est aussi partagée par le Norvégien Jørgen Randers, co-auteur de « 2052. *Le nouveau rapport au Club de Rome* » : « J'ai lutté 40 ans durant pour le développement durable, et aujourd'hui le monde est moins durable qu'il était il y a 40 ans. » Randers refuse même le concept de « durabilité » : « une terminologie stérile », selon lui, qui n'a mené qu'au fait que sur la base d'un choix erroné des termes, nous avons passé 30 ans dans un débat qui n'avait complètement aucun objet ni aucun sens. »

Selon ceux-là qui peuvent en juger, nous sommes donc livrés sans protection à l'accouplement réactif de notre conduite fossile lequel, dans un avenir peu éloigné va nous tomber dessus en se rompant³. Et manifestement nous préparons encore d'une manière fautive à cette catastrophe...

Le concept de « développement durable » doit être justifié de neuf et plus rigoureusement. Mais comment ?

Acceptons donc une fois pour toutes que Dennis Meadows et son collègue Jørgen Randers aient raison, tout comme Klaus Töpfer, à savoir que ce qu'on tente de mettre en route depuis 20 ans, pour

³ Gaulois français, préparez-vous le « ciel va vous tomber sur la tête ! ». Vous n'auriez jamais dû quitter votre petit village résistant aux hordes romaines en Armorique ! *ndt*

favoriser un « développement durable », est sans utilité, trop stérile, voire même contre-productif, parce qu'avec de faux moyens on a combattu sur des fronts erronés. Alors, il nous faut ici parler de déni politique, quand bien même l'Allemagne soit d'avis que sur ce champ de la durabilité elle a tout fait pour avancer.

Vue superficiellement et aussi vers l'extérieur, la politique allemande s'est chargée du thème de la durabilité. Depuis 2001, le gouvernement fédéral se laisse conseiller par un « Conseil pour la durabilité », il a appelé un cercle de secrétaires d'État pour le développement durable, qui a donné l'occasion à la chancelière fédérale Merkel de déclarer, en 2011 : « Quel autre pays, sinon l'Allemagne, peut s'avancer aussi courageusement sur la voie de la durabilité ? »

L'Allemagne n'est pas encore venue à bout de cette revendication. Ni la voie du « développement durable », qui est à comprendre comme une tâche prioritaire, nouvelle pour l'État, n'a même été parcourue. Le « développement durable » n'a pas eu lieu dans le cadre de la répartition des tâches du gouvernement fédéral. Aucun gouvernement fédéral n'a jusqu'alors concédé avoir appelé à la vie pour ce thème un rôle significatif approprié au sein de la bureaucratie ministérielles. Nous n'avons pas encore non plus de politique voulue par l'État, ni soutenue par lui, qui veuille servir un développement durable et « entretenir avec cela les conditions de la vie sur la Terre ». Que ce thème soit vu comme prioritaire en tant que but de l'État, nous en sommes largement éloignés.

Derrière l'idée de la durabilité se fourre pourtant infiniment beaucoup plus de choses — et il importe pour cela, qu'une définition sèche ait à se voir remplie de vie : quoi qu'il en soit c'est ainsi que le voyait le physicien, récemment décédé, Hans-Peter Dürr. Pour lui la résilience est quelque chose de flexible, quelque chose de dynamique. Multiple est la condition préalable pour découvrir de meilleures solutions. « Seule la multiplicité différenciée qui a appris à s'adapter et sait ensuite le faire, est capable de survivre à long terme ». La résilience est-elle la mèche, qui peut faire resplendir la flamme du « développement durable » ?

Quelles sont les personnalités résilientes ?

***Namita** vit avec sa famille dans un village à Tamil Nadu dans le Sud de l'Inde : là-bas, le courant électrique n'existe pas, l'eau propre une fois par semaine seulement, les toilettes sont dans un coin, dans la proche forêt vierge, qui doit être à présent essartée. C'est pourquoi Namita fait partie d'un groupe de femmes qui s'exercent à la résistance non-violente. La rivière est à sec de plus en plus tôt et longtemps ; les bouffées de fumée fuligineuse du foyer de la cabane portent violemment aux poumons, chaque respiration fait mal, mais le garçon a faim, la fille tousse affreusement, le père est, comme le plus souvent, saoul et chez quelque autre épouse ; le bois à brûler est de nouveau trop humide, les fourmis sont aussi partout, le toit doit enfin être réparé, le voisin l'y aidera bien pour cela, qui a encore du fil de fer, comme elle le sait. Avec tout cela elle est totalement contente, elle aime regarder le lever du Soleil.*

***Friedrich** vient d'un village. Il a réalisé sa promotion par les cours du soir, et même il a eu le baccalauréat par cette voie. Ses parents en sont très fiers— toujours est-il qu'ils l'ont aidé, là où ils pouvaient. Il vit à présent à Hambourg, fréquente de nombreux bistros, le magasin bio est tout à côté. Le matin, il fait du jogging dans le parc tout proche, il a des potes clean, une Girl-friend ravissante. Il utilise rarement son auto et à cause de cela d'autant plus le vélo.*

Avec ses études à Londres, Lausanne et Berlin, il fut deux ans aux USA et au Japon, outre l'allemand, il parle aussi anglais, français et vraiment bien le japonais ; il est toujours mobile et atteignable, son « réseau social » est tout à fait O.K. ? Il vient tout juste d'achever ses études de droit : droit de l'énergie. Une firme d'information technology l'a embauché avec de bons appointements de rêve, il fera une bonne carrière.

Il a un peu peur de ne bientôt plus disposer de temps libre.

Notre système « moderne » de formation produit des diplômés à la haute intelligence, à vrai dire étrangers à la vie ; des jeunes êtres humains sympathiques, qui ont voyagé loin, sont le plus souvent polyglottes, mais qui, en général, n'ont jamais dérapé même sans le planifier — ce qui est dommage, précisément du fait qu'il importe de former des personnalités résilientes, éprouvées par la vie et avec cela aussi compétentes et capables de survivre en cas de crises. Nous avons besoin

d'un *Curriculum*, dans lequel on ait appris comment il est important de faire journallement ses propres erreurs, dans lesquelles l'apprentissage à partir des erreurs c'est ce qui est voulu.

L'erreur journalière devient in cadeau, porteur d'une nouvelle culture de l'erreur

Chaque « erreur » est une mise en demeure à évoluer, à s'adapter — jusqu'à l'erreur suivante, la débâcle, le prochain échec, le prochain manque — et le surmontement de ce tous ces défis.⁴

La résilience sociale est la faculté d'un être humain, mais aussi celle de communautés sociales, de continuer à se développer lors de la traversée des crises et la gestion des circonstances difficiles, de s'organiser soi-même en traversant tous ces événements, pour reconnaître ensuite une expérience des crises dans laquelle éclosent de nouvelles chances que d'autres justement ne voient pas, pour continuer de croître et de grandir — c'est précisément cela qui constitue le cœur de l'évolution.

Celui qui a appris à se « maintenir dans l'existence » par la gestion des crises, à « préserver son existence », à se « préserver », a traversé au sens même du terme « une évolution durable » — ce qui montre en définitive que le concept « formation à un développement durable » est seulement à remplir de vie, s'il parvient à développer une didactique — telle qu'elle y est encore naturellement donnée immédiatement par la vie en Inde ou bien dans le *Bush* africain — une didactique qui rende perceptible aux jeunes êtres humains de nos société d'employés qu'un processus douloureux de transformation indispensable est à la base de ce qui leur permet de mener une vie, laquelle peut les maintenir eux-mêmes en vie, parce que les personnes concernées ont appris de manière permanente à sortir des crises, des effondrements et des catastrophes.

Rien de tout cela n'est jusqu'à présent parvenu dans les concepts scolaires pour la « formation pour un développement durable » : celui qui regarde derrière les façades bariolées, par exemple, de « l'apprentissage global », découvre toujours la vieille odeur de moisi, enjolivée par les médias — vieux discours modèles surannés : faits globaux empaquetés en films en couleurs, faits sur des CD, fait en livres, faits à apprendre par cœur, et pour vérifier à fond. Cours d'enseignement classiquement magistraux et frontaux, groupes de travail pour des sujets particuliers qui sont tous importants en eux-mêmes, mais ne permettent précisément pas de produire ce que peut produire un jeu de configuration moderne, didactiquement et sérieusement développé à partir de lui-même.

Ces pourquoi l'avenir appartient à de tels jeux de configuration — que ce soit le jeu américain *Online* « *World without Oil (le monde sans pétrole)* », ou bien celui allemand développé sur le jeu du climat mondial de l'ONU « *Cooling down !* »⁵. Il y a un principe à la base de ces jeux qui permet de remplir de vie le sujet ennuyeux du « développement durable », sur un point qui importe réellement, à savoir qu'aux jeunes êtres humains qui s'y abandonnent est communiquée en jouant l'idée que l'on ne peut aboutir que par le dialogue et le consensus. C'est quelque chose dont ils auront besoin, qu'ils recherchent aussi pour briser cette monoculture de l'esprit. De cette façon, le développement durable peut déboucher dans le mouvement social.

Des jeux modernes de simulation qui imposent l'idée du *commoning*⁶ — l'idée d'un principe de jeu d'organisation en commun — rendent possible de rattacher le concept resté incompris du « développement durable » à ces processus du vivant qui déterminent le grand champ du jeu de l'évolution — qui consiste à pouvoir se retrouver de nouveau debout dans la vie, changer et

⁴ On mesure ici très bien combien la politique allemande a intégré très intelligemment cette notion de faire face à l'effondrement de tout un pays et tiré les leçons de la seconde Guerre mondiale. Il n'en va pas de même, hélas pour la politique française qui dans de telles circonstances souvent se scinde et se fragmente lamentablement et devient totalement inefficace. *ndt*

⁵ Le lecteur français doit saisir les deux nuances qui s'expriment dans le terme anglo-saxon *cooling down* qui est à la fois « physique », il s'agit en effet de faire baisser les températures globales « physiquement », mais aussi psychique, à savoir de se calmer et d'être *cool !*, l'énervement, la division, l'argumentation sans fin, n'ont jamais permis de résoudre des crises graves, bien au contraire. *ndt*

⁶ Quelque chose comme la « mise en commun dynamique ». *ndt*

s'adapter ; même avec des expériences amères de pouvoir reconnaître en toute erreur une chance, en tout manque un défi, et tout échec un choc pour rebondir et réussir — tout cela relève de l'équipement de base de la résilience.

Avec cela la résilience devient pour la première fois un thème de prévoyance politique : cela vaut la peine, face à l'inéluctable approche éventuelle des « *Sandys* » à venir, de forcer et de moderniser le changement sociétal en tant que mission politique.

Rendre praticable, par l'exercice en soi, la « résilience sociale », est un défi didactique à reprendre de neuf pour une « formation au développement durable ».

Nous devons comprendre comme une chance les facultés sociales qui nous rendent capables de gérer le changement, lorsqu'il vaut de conquérir le futur. L'échec [*Scheitern*] est un terme qui, en allemand, provient de l'éclat/éclisse de bois [*Holz-scheit*] résultant du bois qui éclate en morceaux, et chaque brisure du bois en éclat mène pourtant à une nouvelle guérison de l'arbre.

Sozialimpulse, n°3/2014.

(Traduction Daniel Kmieciak)

Otto Ulrich est né en 1938, il a pu se préoccuper de nombreuses années durant, au sein de la Chancellerie fédérale sous Helmut Schmidt, de planification politique à longue échéance⁷ ; il est aujourd'hui actif au plan international pour faire avancer le thème du développement durable par ses réflexions et au moyen du jeu de simulation développé par lui (**Cooling down !**), surtout dans les Universités. www.cooling-down.com

⁷ L'Allemagne de l'après-guerre s'est économiquement relevée si vite qu'on a pu parler à juste titre de « miracle allemand » ; En fait elle n'y a pas de miracle par contre, après l'horreur politique de l'hitlérisme et du nazisme, elle a eu des géants politiques d'envergure comme Adenauer et Schmidt, mais aussi l'immense Willy Brandt, un homme profondément conscient de la destinée récente et terrible de son pays et de sa culture, qui a su voir malgré tout très loin. Sur les épaules de ces géants se juchent désormais aujourd'hui de ridicules hommes politiques, à la vue courte uniquement soucieux du court terme, qui « expédient les affaires courantes. La chose vaut évidemment — et c'est tellement évident qu'on n'a nul besoin de la souligner — de ce côté-ci du Rhin, tout autant entre un géant comme De Gaulle sur l'épaule duquel tente de se jucher misérablement un « président » comme François Hollande. *ndt*